

1. Introduction : politiques de Sartre — 15

Première partie :
naissance d'un rebelle — 31

2. « La communiste » — 33
3. La menace du fascisme — 51
4. Guerres dans la guerre — 60

Deuxième partie :
les choix de l'après-guerre — 81

5. Le meilleur choix — 83
6. Matérialisme ou révolution ? — 104
7. Le spectre de Trotsky — 120
8. Le RDR — 148
9. Quel camp ? — 172

Troisième partie :
rapprochement avec le stalinisme — 189

10. Réorientation — 191
11. Liaison dangereuse — 205
12. Débat avec l'extrême gauche — 223
13. Exorciser le fantôme — 244

Quatrième partie :
vers une nouvelle gauche — 265

14. De la pratique à la théorie — 267
15. La bataille d'Algérie — 286
16. Reconstruire la gauche — 305
17. De mai à décembre — 324
18. Conclusion : le siècle de Sartre ? — 339

Chronologie — 345

Notes — 349

Bibliographie — 375

Index — 393



À la mémoire de Tony Cliff, qui fut toujours une source d'inspiration et d'encouragements.



Remerciements

Des versions antérieures de certaines parties de ce livre ont servi de base à des interventions devant la United Kingdom Society for Sartrean Studies, la Society for French Studies et le London Socialist Historians Group ; mes remerciements à tous ceux qui ont participé aux discussions. La thèse fondamentale de cet ouvrage fut exposée pour la première fois dans un article intitulé « Sartre and Gauchisme », publié par le *Journal of European Studies* (xix, 1989). Je remercie le directeur de ce journal mais aussi tout spécialement, le professeur Max Adereth de l'université du Lancaster dont l'article a su me provoquer si vivement (*Journal of European Studies*, xvii, 1987).

Merci aussi au personnel de la British Library, de la Bibliothèque Nationale et de la London Library. Jean-René Chauvin, qui travailla avec Sartre au sein du RDR (Rassemblement Démocratique Révolutionnaire), a accepté de répondre à mes questions et m'a donné accès à ses archives personnelles, m'apportant ainsi un éclairage très précieux sur cet épisode de la carrière de Sartre.

Pendant près de vingt ans, j'ai donné un cours sur Sartre à l'université du Middlesex. Ce cours fut le plus vivant et le plus intéressant que j'aie jamais enseigné, ce qui témoigne bien de la puissance et de la pertinence des idées de Sartre. J'espère que les

Sartre et l'extrême gauche

étudiants ont appris autant de moi que j'ai appris d'eux ; ils m'ont bien évidemment aidé à développer l'analyse de Sartre présentée dans cet ouvrage. Merci aussi à mon ancienne collègue Deirdre Welsh qui m'a offert des livres qui m'ont bien facilité la tâche.

Je suis reconnaissant à Ronald Aronson, David Drake, Richard Greeman, Dave Harker, Chris Harman, George Paizis, Dave Renton et Jim Wolfreys des critiques rigoureuses et précieuses qu'ils ont bien voulu faire des premières versions de ce livre. Je crains toutefois de décevoir certains d'entre eux, qui auraient voulu que j'écrive un tout autre livre. Tout en reconnaissant l'importance de leurs remarques, j'ai persisté obstinément dans mon projet initial.

Merci aussi à Chris Harman, qui fut le premier à m'encourager à écrire sur Sartre en 1970, et à David Cauter, à qui j'ai posé une question sur Sartre et le trotskisme en 1963. Comme je n'étais pas satisfait de sa réponse, j'ai compris que je devrais la trouver moi-même.

Ce livre est dédié à la mémoire de Tony Cliff. Cliff n'appréciait pas trop Sartre mais ils avaient peut-être plus de choses en commun qu'ils n'auraient voulu le croire l'un et l'autre.

Ian H. Birchall

Abréviations

Dans le cas de certaines œuvres et revues fréquemment citées en note, j'ai utilisé les abréviations suivantes :

<i>Adieux</i>	S. de Beauvoir, <i>La Cérémonie des adieux</i> , Paris, Gallimard, 1981
<i>C&R</i>	M. Contat et M. Rybalka, <i>Les Écrits de Sartre</i> , Paris, Gallimard, 1970
<i>Choses</i>	S. de Beauvoir, <i>La Force des choses</i> , Paris, Gallimard, 1963
<i>Compte</i>	S. de Beauvoir, <i>Tout compte fait</i> , Paris, Gallimard, 1972
<i>Force</i>	S. de Beauvoir, <i>La Force de l'âge</i> , Paris, Gallimard, 1960
<i>Raison</i>	J.-P. Sartre, Ph. Gavi, P. Victor, <i>On a raison de se révolter</i> , Paris, Gallimard, 1974
<i>Sit</i>	J.-P. Sartre, <i>Situations</i> , volumes 1-10, Paris, Gallimard, 1947-1976
<i>TDS</i>	J.-P. Sartre, <i>Un Théâtre de situations</i> , Paris, Gallimard, 1973
<i>TM</i>	<i>Les Temps modernes</i> , Paris

Sartre et l'extrême gauche

Autres abréviations utilisées

CGT	Confédération générale du travail – la principale confédération syndicale française, sous la direction des communistes depuis 1945
FIARI	Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant – organisation d'artistes antistaliniens fondée par Trotsky et Breton en 1938
FLN	Front de libération nationale – principale organisation nationaliste algérienne pendant la guerre d'Algérie
FO	Force ouvrière – confédération syndicale anticommuniste née d'une scission avec la CGT en 1947
MNA	Mouvement national algérien – mouvement nationaliste algérien dirigé par Messali Hadj, rival du FLN
OAS	Organisation de l'armée secrète – organisation clandestine opposée à l'indépendance algérienne
PCF	Parti communiste français
PCI	Parti communiste internationaliste – principale organisation trotskiste pendant et après la deuxième guerre mondiale
POUM	Partido obrero de unificación marxista – parti de gauche antistalinien pendant la guerre civile espagnole
PSU	(i) Parti socialiste unitaire – créé en 1948, ses positions étaient très proches de celles du PCF (ii) Parti socialiste unifié – parti de gauche créé en 1960 en opposition à la SFIO comme au PCF

RDR Rassemblement démocratique révolutionnaire
 – organisation de gauche indépendante de
 1948 à 1949

SFIO Section française de l'Internationale
 ouvrière – Parti socialiste français jusqu'en
 1971



1. Introduction : politiques de Sartre

On ne peut pas commencer à écrire sur Sartre sans ressentir une forme de culpabilité. Pourquoi ajouter à la quantité de livres et d'articles existants sur le sujet ? Et comment ne pas être hanté par les mots de Sartre lui-même qui affirmait n'avoir jamais rien appris dans les livres écrits sur lui¹ ? Pourtant, la richesse et la complexité de son œuvre sont telles qu'il reste encore des choses qui n'ont jamais été dites à son sujet – ainsi que des choses qui, bien que fausses, ont malheureusement été répétées beaucoup trop souvent.

L'un des tout premiers souvenirs politiques de Sartre était la Révolution russe de 1917 et il est mort juste avant la naissance de *Solidarnosc* en Pologne en 1980. Sa vie a donc embrassé la naissance et la chute du bloc communiste d'Europe de l'Est. Après avoir assisté aux premiers temps du régime hitlérien, il a vécu le Front Populaire, l'occupation allemande et les années de crise des guerres coloniales françaises désastreuses en Indochine et en Algérie, avant de participer à la renaissance de la gauche en 1968.

Partant d'une position relativement apolitique dans les années 1930, Sartre s'est ensuite impliqué de plus en plus dans les débats politiques de la gauche. Il s'est opposé au fascisme et au colonialisme et il s'est aligné sur les luttes des opprimés en France et à l'étranger. Mais après 1945, la question

Sartre et l'extrême gauche

de l'affiliation politique se compliqua considérablement. L'espérance que la Libération pourrait marquer le début d'une ère de socialisme libertaire ne survécut pas longtemps à la pression de la guerre froide naissante. Pendant toute une génération, le Parti communiste français (PCF), avec sa caricature dogmatique de marxisme, ses pratiques antidémocratiques et sa subordination servile aux besoins politiques de ses chefs de Moscou, domina la gauche française. Et dans l'opinion commune, bien au-delà des rangs du Parti communiste, l'URSS représentait le « socialisme » à l'échelle mondiale.

Si Sartre s'est toujours méfié du stalinisme, il a parfois été amené à faire alliance avec lui, même si elle ne prit une forme concrète que pour une très brève période. Bien qu'il se soit beaucoup intéressé à la gauche indépendante (souvent influencée, à des degrés divers, par des idées empruntées à Léon Trotsky), il n'a jamais souhaité unir son sort à celle-ci. Mais pour la nouvelle génération qui fit son entrée en politique pendant les années 1960, Sartre fut une influence essentielle. La place centrale qu'il attribuait à la responsabilité individuelle et sa dénonciation véhémement de l'impérialisme et de l'oppression, libérée de toutes les considérations tactiques qui entravaient le PCF, faisaient de lui une source d'inspiration pour ceux qui voulaient réinventer une politique socialiste révolutionnaire.

À partir des années 1940, Sartre a dû faire face à des critiques venant de la gauche comme de la droite qui l'accusaient de nourrir de dangereuses illusions sur la nature de l'URSS et des autres régimes staliniens. C'était un des grands thèmes de la fameuse querelle de 1952 avec Camus, du moins telle qu'elle a été perçue par le public. Mais après la mort de Sartre en 1980, et plus encore depuis ce qu'on a appelé la « mort du communisme » en

1989, le concert de critiques s'est encore amplifié. Beaucoup n'auraient été que trop heureux de laisser la dépouille de Sartre se décomposer sous les ruines du mur de Berlin. Pour ceux qui assimilaient directement marxisme et stalinisme, la fin de l'URSS représentait la fin du projet socialiste lui-même². Le message fondamental de Sartre – l'idée qu'on peut changer le monde, que nous sommes libres de le changer, et que si nous échouons, nous en portons la responsabilité – ne pouvait être qu'un anachronisme gênant qui risquait de donner de mauvaises idées à la jeune génération. Ainsi, Norman Podhoretz a-t-il souligné qu'on ne pouvait pas rejeter le communisme stalinien sans renier également ce qu'il appelle « les rêves utopiques d'un monde transformé et sauvé³ ». La faim, la pauvreté et la crise économique doivent donc nous accompagner à jamais, semble-t-il. Quant à l'ancien maoïste Bernard-Henri Lévy, sa récente étude sur Sartre, sans lui être hostile, se fonde sur un rejet absolu du communisme, pas seulement dans sa manifestation stalinienne, mais dans son essence même – « l'idéal révolutionnaire est un idéal criminel et barbare⁴ ».

À l'évidence, Sartre a commis d'énormes erreurs de jugement quant à la nature du stalinisme, dont certaines seront analysées dans ce livre. Mais « la complaisance à l'égard du stalinisme » qu'on lui prête très largement a fait naître quantité de mythes autour de Sartre, tant répétés d'un historien ou un journaliste à un autre sans la moindre référence à des preuves concrètes, qu'il semble aujourd'hui étrange ou suspect de les mettre en doute.

Ainsi, George Steiner déclarait-il dans sa nécrologie de Sartre qu'il avait eu « effroyablement tort – sur les camps soviétiques par exemple⁵ ». On peut bien sûr mettre en question l'analyse sartrienne du rôle des camps de travail dans la société russe ou

Sartre et l'extrême gauche

le choix de ses alliances politiques pour s'opposer à ceux-ci. Mais contrairement au mythe que l'on trouve absolument partout, il n'y a pas le moindre doute sur le fait qu'il a condamné publiquement les camps. Dans une étude sur Sartre et d'autres intellectuels français, Tony Judt évoquait la « fameuse mise en garde “Il ne faut pas désespérer Billancourt”⁶ ». Cette mise en garde était apparemment si fameuse que Judt ne jugea pas nécessaire de fournir la moindre source. Le fait est que Sartre n'a jamais rien dit de tel, mais peu importe. Cela a été répété si souvent que tout le monde sait qu'il l'a dit, de même que tout le monde sait que Voltaire défendait la liberté d'expression des fascistes quand il disait, de manière apocryphe : « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire⁷. »

Ces dernières années, les critiques les plus dures à l'égard de Sartre sont surtout venues des rangs de ceux qui partagèrent un temps ses supposées « illusions ». Michel-Antoine Burnier, qui publia en 1966 une étude novatrice⁸ sur la politique chez Sartre et dans *Les Temps modernes*, lui donna une suite en 1982 avec une satire féroce, écrite à la première personne, dans laquelle Sartre avouait être procommuniste, *Le Testament de Sartre*⁹. Les anciens maoïstes Claudie et Jacques Broyelle attaquaient Sartre pour l'opposer à son ancien ami et adversaire Camus¹⁰. Ce n'était guère difficile. Sartre a écrit une quantité impressionnante de textes, publiés ou non, il a fait de nombreuses déclarations imprudentes et irréfléchies, et il se contredisait souvent. Il n'est pas difficile de construire un réquisitoire contre lui. Rendre compte de manière juste et exhaustive de ses mérites comme de ses défauts est une entreprise autrement plus ardue.

Introduction : politiques de Sartre

Si l'histoire n'a pas été tendre envers les défenseurs du stalinisme, un examen des faits n'honore pas davantage les anticommunistes professionnels du temps de la guerre froide. Leur mission consista toujours à utiliser la critique légitime du stalinisme pour affaiblir le socialisme et l'organisation de la classe ouvrière. Leur représentation du stalinisme comme une société monolithique incapable de se transformer de l'intérieur a été contredite par tout le processus de révolte populaire qui a contribué à sa chute (et par les signes avant-coureurs de cette révolte en Allemagne de l'Est en 1953, en Hongrie en 1956, en Tchécoslovaquie en 1968 et en Pologne en 1980). Leur défense de la société occidentale était souvent extrêmement naïve. Pour ne prendre qu'un exemple parmi tant d'autres, on peut citer Karl Popper qui déclarait dans les années 1950 que « le problème du chômage de masse a été largement résolu » et que « la discrimination raciale a reculé dans des proportions dépassant même les espérances des plus optimistes¹¹ ».

D'autre part, les critiques de Sartre n'expliquent pas pourquoi, s'il fut un admirateur si servile et obséquieux du stalinisme, le PCF éprouva le besoin de mener des campagnes si violentes contre lui, notamment par la voix de grands intellectuels du parti comme Garaudy, Lefebvre et Kanapa après la Libération.

Sartre soulignait d'ailleurs lui-même en 1948, dans une préface à la traduction américaine de *La Putain respectueuse*, que le fait qu'il soit calomnié par les deux camps de la guerre froide naissante ne faisait que confirmer son sentiment d'avoir raison :

Il serait étrange que l'on m'accuse à New York d'antiaméricanisme au moment même où la *Pravda* à Moscou m'accuse énergiquement d'être

Sartre et l'extrême gauche

un agent de la propagande américaine. Mais si cela devait arriver, cela ne prouverait qu'une chose : soit que je suis bien maladroit, soit que je suis dans la bonne voie¹².

Ce qui suit est conçu comme une défense politique de Sartre. Bien sûr, le terme même de « politique » pose problème. En 1979, Jean Pouillon, son complice de longue date, rapportait ces mots de Sartre : « La politique ? Ça ne m'intéresse pas¹³. » Si la politique est prise dans son sens normal de course à l'élection et d'arrangements entre partis dans les assemblées législatives, Sartre disait certainement la vérité. Mais il disait aussi à ses jeunes camarades maoïstes en 1972 que « tout est politique, c'est-à-dire tout met en cause la société dans son ensemble, et débouche sur sa contestation¹⁴ ».

J'ai essayé de garder à l'esprit les deux définitions du « politique ». Ce livre s'en tiendra à l'évolution politique de Sartre, et en particulier à ses rapports avec le stalinisme et la gauche antistalinienne. Son œuvre littéraire et philosophique – à laquelle il doit sa réputation avant tout – ne sera abordée que dans la mesure où elle touche à ce thème.

Cette étude n'entend pas faire une apologie sans réserve de Sartre. On lui doit en effet quelques déclarations difficilement justifiables, en particulier pendant sa période de rapprochement avec le PCF entre 1952 et 1956. Je me suis efforcé d'analyser le contexte historique et de faire apparaître la complexité de la position de Sartre pendant cette période, mais chercher à comprendre ne revient pas à justifier l'injustifiable. Les excuses qu'il a lui-même formulées à propos de cette époque sont particulièrement lamentables. Dans une interview accordée en 1975, il admettait qu'il avait « menti » après sa visite en URSS, avant d'ajouter que, premièrement,

lui-même étant souffrant, c'était son secrétaire Jean Cau qui avait terminé l'article compromettant (l'année précédente, il avait dit à Beauvoir que Cau avait écrit la totalité de l'article), et deuxièmement, qu'il était tenu par un devoir de politesse : « J'estimais que quand on vient d'être invité par des gens, on ne peut pas verser de la merde sur eux à peine rentré chez soi¹⁵. » Quelles que soient les circonstances exactes, Sartre avait bien autorisé la publication sous son nom des articles terriblement prostalinien dans lesquels on pouvait lire notamment que la liberté de critique était totale en URSS. Ils relevaient donc entièrement de sa responsabilité. Ces excuses tombent clairement dans la catégorie que Sartre lui-même a décrite sous le nom de « mauvaise foi¹⁶ ».

Il y a de grandes faiblesses dans la position politique de Sartre. Bien souvent, il se décidait en fonction des alternatives à court terme immédiatement disponibles et finissait par se ranger du côté des gros bataillons de la gauche officielle au lieu de considérer le potentiel à plus long terme de la situation, même si à sa décharge, il faut dire qu'il le faisait avant tout parce qu'il était convaincu qu'on ne parviendrait à rien sans la masse de la classe ouvrière. Mais le bilan de ses engagements politiques, de 1941 à 1968 et après, reste très positif. En insistant sur le fait qu'une alternative radicale au *statu quo* était possible et en soulignant la nécessité de l'action, Sartre défendait un modèle d'action politique bien supérieur au scepticisme et à la passivité des postmodernes qui lui succédèrent. Ne serait-ce que pour cela, Sartre mérite d'être lu et relu.

Cela laisse ouverte la question de ses nombreux jugements tactiques, bons et mauvais. En général, le débat tourne autour de la question de l'existence même d'une alternative. Pour les critiques libéraux

Sartre et l'extrême gauche

et pro-occidentaux de Sartre, le marxisme et, plus généralement, tout type de socialisme révolutionnaire, était identique au stalinisme. Pour renoncer aux maux du stalinisme, Sartre aurait donc dû rejeter toute la tradition révolutionnaire.

Tony Judt choisit ainsi une métaphore d'un goût particulièrement douteux pour dénigrer la gauche antistalinienne en France :

Telle une femme battue, l'intelligentsia non communiste de gauche ne cessait de revenir chez son tortionnaire, en assurant à la police de sa conscience qu'il voulait "bien faire", qu'il avait "des raisons" et qu'en tout cas "je l'aime". Et, tel un mari violent, le communisme continuait à bénéficier de la foi de ses victimes dans leur béguin initial¹⁷.

Que Judt n'ait pas étudié de très près la gauche antistalinienne française, c'est ce qu'on voit au fait que les noms de Colette Audry, Daniel Guérin, Maurice Nadeau, Pierre Naville et Alfred Rosmer soient tous absents de l'index de son livre.

En réalité, comme nous le verrons, il y a eu une gauche antistalinienne forte et vivante en France pendant toute la période de l'âge adulte de Sartre. Les principales composantes de cette gauche peuvent être énumérées ainsi :

1. Les organisations du trotskisme « orthodoxe ». Si elles ont toujours été de taille très réduite, elles ont parfois joué sur le cours des événements, notamment pendant la grève de 1947 chez Renault. La virulence des attaques du Parti communiste contre le « trotskisme » montre qu'elles n'étaient pas totalement insignifiantes.

2. Les dissidents trotskistes, en particulier le groupe connu sous le nom de « Socialisme ou barbarie ». Malgré des effectifs très réduits, cette tendance a exercé une grande influence sur certains leaders du mouvement étudiant de 1968, Daniel Cohn-Bendit en particulier, ainsi que sur le situationniste Guy Debord. Certains de ses membres, comme Jean-François Lyotard, jouèrent ensuite un rôle important dans les cercles postmodernes.

3. Les anarchistes et les syndicalistes, rescapés du syndicalisme révolutionnaire notamment, regroupés autour du journal *La Révolution prolétarienne*, avec des vétérans des débuts du mouvement communiste comme Alfred Rosmer et Pierre Monatte. Albert Camus a maintenu des liens avec ce courant, sans partager l'ensemble de leurs idées.

4. La gauche du Parti socialiste. Pendant les années 1930, elle était constituée par la « gauche révolutionnaire » de Marceau Pivert, et comptait parmi ses militants Daniel Guérin et Colette Audry. Par la suite, ses membres ont formé le Parti socialiste ouvrier et paysan. Une sorte d'extrême gauche a survécu dans la SFIO (Section française de l'internationale ouvrière) d'après-guerre, surtout chez les jeunes, même si beaucoup en furent chassés ou la quittèrent pendant le virage à droite du parti à la fin des années 1940.

5. Ces surréalistes qui n'ont pas suivi Aragon dans le stalinisme, comme André Breton, Benjamin Péret et Michel Leiris.

6. La presse de gauche indépendante. Après la Libération, *Combat* (dirigé par Camus et Bourdet, avec son slogan, « De la résistance à la révolution ») et le *Franc-Tireur* d'Altman avaient un tirage cumulé supérieur à celui de *L'Humanité*¹⁸. Pendant les années 1950, l'hebdomadaire *France-Observateur* attirait un lectorat comparable, de même que

Sartre et l'extrême gauche

dans une certaine mesure *L'Express*, au moins sur la question algérienne.

7. La *Nouvelle Gauche* des années 1950 et son successeur, le *Parti socialiste unifié* (PSU), fondé en 1960.

8. Un certain nombre de personnalités issues du mouvement trotskiste – Pierre Naville, Maurice Nadeau, Gérard Rosenthal, David Rousset – dont beaucoup demeurèrent fidèles à leurs principes révolutionnaires.

Sans constituer un mouvement de masse, ces groupes n'étaient pas totalement insignifiants dans la vie politique et intellectuelle française. Bien sûr, ils ne formaient pas un courant homogène et des divisions profondes les opposaient souvent. Certains individus connurent des évolutions radicales – David Rousset, du trotskisme au gaullisme, Daniel Guérin du *pivertisme* à l'anarchisme. Mais il reste possible de montrer qu'il a existé un groupe spécifique au sein de la gauche française qui était fortement et ouvertement critique à l'égard des divers régimes stalinien tout en soutenant les luttes de la classe ouvrière en France et en s'opposant à l'impérialisme français, notamment en Indochine et en Algérie. Cette gauche défendait un modèle de socialisme fondé sur la démocratie directe totalement différent du pouvoir étatique autoritaire du stalinisme.

Pourtant, à ma connaissance, il n'existe aucune étude systématique des rapports de Sartre avec ce courant. Dans une très large mesure, la faute en revient à Sartre lui-même, qui, à la fin de sa vie, ne cessa de justifier ses positions passées en affirmant qu'avant 1968, il n'y avait rien à la gauche du Parti communiste :

T'es-tu demandé pourquoi des gens qui étaient gauchistes dans le PC, et qui étaient exclus pour

Introduction : politiques de Sartre

une attitude de gauchiste, on les retrouvait ensuite à droite du PC, au PS ou pis ? Parce qu'il n'y avait *rien* à gauche du PC¹⁹.

Les communistes ont toujours soutenu – et c'était vrai jusqu'ici [en 1968] – que les mouvements révolutionnaires qui prétendaient se situer à la gauche du PC contribuaient à diviser la classe ouvrière et finissaient toujours par être « objectivement » plus à droite que lui²⁰.

[...] hier il n'y avait pas de gauchisme. À gauche du Parti communiste il n'y avait rien. En 36, en 40-41, il n'y avait qu'une solution, c'était d'aller du côté du Parti²¹.

Comme j'entends le montrer ici, ces déclarations de Sartre sont tout simplement fausses. Il y a eu une gauche indépendante antistalinienne pendant toute la période qui va des années 1930 à 1968, et Sartre le savait très bien. Il a débattu avec elle, parfois coopéré politiquement avec elle et encouragé ses membres à participer aux *Temps modernes*.

Dans une discussion avec Simone de Beauvoir en 1974, Sartre faisait une autocritique partielle : « il y avait, à gauche des communistes, des groupes qui contestaient le communisme officiel, qui avaient quelquefois raison, sur des tas de points ; je n'ai rien fait pour les connaître. J'ai laissé tomber jusqu'en 1966 tout ce qui était à gauche du parti communiste²². »

Là encore, à moins qu'il n'ait écrit certains de ses textes polémiques les plus importants en dormant, c'est tout simplement faux. Sartre connaissait très bien les positions de la gauche antistalinienne et, comme j'espère le montrer, elles l'ont influencé beaucoup plus qu'il n'a bien voulu l'admettre.